

Geneviève Gourdeau

Sara

— Tome 1 —

Mystères et amours d'été



À mes parents, Claude et Marie-Claire
qui, un jour, se sont installés près du fleuve
et d'une petite montagne

1 Des odeurs de lilas et de mouffettes

On est déjà en juin. Examens, fin des classes, Saint-Jean-Baptiste, feux de joie, fêtes au bord du fleuve : c'est le même programme qu'à chaque début d'été. Et je l'adore. Sauf que cette année, je trouve ça plate parce que mon meilleur ami, Sam, quitte notre école publique, où l'on vient de passer notre première secondaire, pour étudier au collège privé de Sainte-Anne-sur-Mer, notre petite ville. Son père a insisté pour qu'il fasse le reste de son secondaire à l'école où il est lui-même allé.

« Je », c'est moi, Sara Lamontagne. Treize ans presque quatorze, cheveux châtons, yeux bruns, taille moyenne. Petite dernière d'une famille de quatre enfants, j'ai deux grands frères. David, de six ans et demi mon aîné, est le grand frère idéal, allié et protecteur, et ses amis, tous vraiment trop vieux pour moi, sont désespérément craquants. Jérôme, de deux ans mon aîné, est « péteur » et « roteur » professionnel, et ses amis sont tous plus nonos les uns que les autres. Il

faut leur pardonner : ils ont 15 ans, un âge tellement ingrat pour les gars. J'ai aussi une grande sœur de 17 ans, Caro, qui me prête régulièrement ses vêtements sans le savoir. J'ai deux parents biologiques. Pas d'histoires compliquées dans ma vie qui n'a vraiment rien d'extraordinaire.

Je regarde la météo des prochains jours avec un intérêt plus grand que d'habitude. Sam et moi, on veut aller dormir au moins une nuit dans notre cachette secrète, à la montagne, avant la fin des classes. C'est une promesse qu'on s'est faite : on veut y aller parce qu'avec son changement d'école, on s'en doute, rien ne sera plus jamais comme avant. Et ça nous met un genre de motton dans la gorge.

En cette fin de printemps où je termine ma première secondaire, j'ai un peu envie d'arrêter le temps. De lui dire : « Woh, minute ! » Mais non. Le temps continue de filer à la vitesse de l'éclair, et j'ai l'impression que quelque chose est en train de m'échapper. Pfff. Si j'avais su ce qui m'attendait cet été-là, je me serais construit un abri antinucléaire ou antitornade dans ma montagne adorée, j'y aurais entreposé des quantités monstres de provisions (c'est-à-dire des biscuits Météo aux framboises, du maïs soufflé, de la soupe aux légumes de maman, du lait, des Corn Flakes et du chocolat, avec un petit réchaud pour faire des

mélanges Corn Flakes-choco fondu) et je m'y serais terrée vivante pendant TOUT cet été de fou !

De retour à la météo des prochains jours, je regarde le canal Météo+ sur la télé du salon. Mon père, Simon Lamontagne, se tourne la couette en lisant son journal.

– Y va faire beau pour planter mon jardin dans les trois prochains jours.

– Cool.

– Après y va pleuvoir pis ça va être parfait pour mon jardin.

– Cool.

J'aime nos conversations, à mon père et moi. Tellement pas compliquées.

J'aime aussi ce que je vois à l'écran. Nuages, soleil le jour, pas trop frais la nuit, peu ou pas d'averses. Le scénario se répète pour les deux prochains jours. C'est parfait. Notre plan, à Sam et moi, c'est de monter au campement secret dans la montagne, avec de la bouffe, une petite tente, des sacs de couchage, des oreillers, et de dormir là au moins une nuit avant la fin des classes. Ça va être génial !

Quand on se rend à notre campement secret, on compte chacune des 264 marches du grand escalier de La Trinité, qu'il faut monter pour se rendre tout en haut de la montagne. On fait semblant d'avoir le vertige rendus à la moitié de l'ascension, et il ne faut surtout pas se retourner. Une fois en haut de l'escalier, on fait semblant d'être traqués par une bête sauvage féroce et on se met à courir comme des fous jusqu'au panneau qui annonce « Falaise abrupte, à vos risques et périls ». On se fiche du panneau, on le dépasse, puis on tourne à gauche, juste avant la falaise abrupte, sur un sentier que nous seuls connaissons, car personne n'ose jamais franchir cette limite. Une fois sur le sentier, on ralentit et on marche jusqu'à l'épinette géante, en longeant la falaise. Puis, comme deux magiciens, on disparaît dans la forêt en passant sous le gigantesque conifère. On s'enfonce dans les bois, vers le centre de la montagne, avec pour seule boussole notre sens de l'orientation aiguisé par nos années d'enfance passées à marcher dans « notre montagne ». Un vieil arbre mort, au tronc séparé en trois, indique qu'on approche du campement. Puis, rendus à l'arbre avec un motif de face de vieillard dans l'écorce, on tourne vers l'ouest, on compte une vingtaine de pas et on y est. Notre cachette, notre refuge, notre planque secrète. Personne d'autre n'en connaît l'existence. On a signé un pacte, à 10 ans, pour ne jamais en dévoiler l'existence ou l'emplacement à PERSONNE.

Se rendre à notre campement secret nous donne l'impression de vivre une grande aventure.

Je prends mon téléphone et j'envoie un message à Sam : « RDV haut des marches escalier avec ton matériel, 23 heures. »

Sam me répond illico : « 10-4, Lamontagne. »

Mes parents connaissent mon plan et m'ont accordé leur permission. Juste pour une nuit. À 22 h 30, mon père dort. Ma mère va rentrer du travail plus tard, vers minuit et demi. Maman est infirmière de soir. C'est pratique, car mon père est beaucoup moins stressé que ma mère, et ainsi, je peux me permettre plus d'escapades le soir un peu partout dans ma petite ville. Enfin, surtout les soirs où ma mère travaille. Depuis que je suis au secondaire, papa a relâché sa surveillance. Je suis son quatrième enfant, il en a vu d'autres et me fait confiance. De toute façon, si on fait des mauvais coups ou des niaiseries, ce n'est jamais long avant que nos parents l'apprennent : la moitié des parents de la ville travaillent à l'hôpital et l'autre moitié, dans l'une des écoles (deux primaires, deux secondaires, un cégep et une école d'agriculture) ou à l'usine de fabrication de trains. Les mères et les pères, à l'hôpital, à l'école et à l'usine, se racontent tout pendant leurs pauses ou leurs heures de repas.

Les parents de Sainte-Anne-sur-Mer forment une vraie agence de renseignements, à notre grand désespoir.

À 22 h 40, je quitte la maison, toute légère, avec mon sac rempli de cochonneries : chips, chocolat, liqueur, jujuuuuubes ! En route vers la montagne, je remarque dans l'air cette odeur typique du début juin : celle des lilas mélangée avec celle des mouffettes.

Mon équipement à moi pour dormir est déjà au campement, dans une sorte de planque que j'ai fabriquée de façon un peu artisanale l'an dernier. J'ai creusé un trou très profond dans la terre, puis j'ai tapissé tous les murs et le fond de géotextile, un genre de tissu que mes parents utilisent quand ils se prennent pour des paysagistes professionnels. Ma cachette secrète dans la terre est bien au sec avec ce tissu. Par-dessus le trou, j'ai mis une sorte de porte fabriquée avec un panneau de contreplaqué, des branches et de la corde. On dirait une cachette de l'armée où les bons cachent leurs armes, dans la jungle colombienne par exemple (j'ai vu trop de films de mecs à cause de mes deux grands frères, je sais).

Dans ma planque, il y a ma tente, des couvertes, un matelas de sol, un sac de couchage, des oreillers, une lampe de poche, des piles et une trousse de premiers soins. J'ai apporté tout ça dans l'abri la semaine

dernière. On a tellement de trucs de camping à la maison que mes parents ne s'en sont pas rendu compte.

À 22 h 50, j'arrive à la montagne. Juste avant d'entrer sous le couvert des arbres, à la lisière entre le terrain de football du collège et la forêt, limite géographique naturelle de la montagne, j'aperçois une ombre bouger. À environ 50 mètres de moi. Je me fige avant de me retrancher immédiatement derrière de gros arbustes. J'observe, et à n'en pas douter, il s'agit de la silhouette d'une personne.

Qui peut bien rôder à la lisière de MA montagne, en cette fin de soirée, ici, à Sainte-Anne-sur-Mer, alors que ça fait des années qu'il n'y a que Sam et moi qui fréquentons cet endroit la nuit ? QUI ? Je connais les allées et venues de presque tout le monde dans ma petite ville prévisible.

QUI ? La silhouette vient dans ma direction. On dirait qu'elle revient d'une randonnée dans la montagne. J'entends le souffle d'une personne qui a marché rapidement, pendant longtemps. Une femme, selon les tonalités, mais difficile à dire quand même, car la personne porte une veste à capuchon. Cachée et accroupie derrière les arbres, je la laisse passer tout près de moi. J'attends que la femme-mystère soit loin, sur le stationnement du collège, et je me relève.

Mon poulx se met à galoper. J'accélère le pas et m'enfonce dans la montagne, où je me sens TOUJOURS en sécurité. Il ne me faut que 10 minutes pour rejoindre le grand escalier : 264 marches bien comptées. Je suis la première en haut. Sam ne devrait pas tarder.

2 L'odeur de la boucane d'un feu de camp

Ma montagne, c'est la montagne du Collège. C'est une formation rocheuse très ancienne comme il y en a beaucoup dans la région, une sorte de motton rocheux propice à la création de grottes.

Et des grottes, il y en a des vraies de vraies dans ma montagne. J'en connais d'ailleurs au moins deux pour les avoir visitées : la grotte des Fées et la grotte des Nains. Il y a aussi un calvaire qui date du début du siècle : c'est un endroit avec une grosse croix et une statue de la Vierge. Cet endroit m'a toujours fait peur.

Mon ami Sam, c'est « Sam the Man ». Il se fait surnommer ainsi, car il est le seul homme de la maison, enfin une semaine sur deux. Une semaine, il vit entouré de sa mère et de ses deux sœurs. Il vit chez son père l'autre semaine, depuis que ses parents se sont séparés, il y a six ans. Pas très grand, pas très costaud, Sam est le mec le plus agile au monde pour grimper des rochers. Il habite dans la rue derrière chez nous,

pas loin de chez Justine, ma meilleure amie fille. Sam est mon meilleur ami gars.

Le Collège de Sainte-Anne est juste de l'autre côté de la grande côte qui borde notre petit quartier. À partir de la prochaine rentrée scolaire, Sam aura besoin de deux grosses minutes pour se rendre à l'école. Moi, je devrai continuer à me taper la traversée de la ville au complet pour aller dans ma polyvalente avec des personnes de toutes sortes : des « bums », des intellos, des « poteux », des « farmers », des sportifs, des pas vite, des artistes, des rejets, des populaires, bref du monde un peu tout mélangé.

Chaque fois que je lui reproche de s'en aller au collège privé, Sam me répond : « OK, relaxe, Sara, je m'en vais pas étudier en sorcellerie à Poudlard, j'avais juste au collège à côté. En plus, c'est un vieux *building* avec des planchers qui craquent pis des toilettes qui datent des années 1930. »

Sam arrive et me rejoint en haut des marches du grand escalier. On va s'installer dans notre campement. On s'y sent en sécurité, coupés du monde. C'est notre royaume. Mon endroit préféré au monde.

On allume un petit feu. Notre cachette nous le permet, car elle est située sur le seul flanc de la montagne qui

n'est pas exposé à la civilisation, dans une sorte de petit contrebas. On fait des feux avec juste un peu de bois, et pas longtemps. Le dôme d'arbres au-dessus de nos têtes est tellement haut et touffu qu'il emprisonne presque toute la boucane.

De toutes les odeurs au monde, c'est celle de la boucane d'un feu de camp que je préfère. Et mon bruit préféré, c'est celui du vent dans les feuilles d'un grand arbre. Sssshhhh... sssshhh... Des crescendos de sssshhhh... sssshhhh... Une vraie symphonie. S'endormir en écoutant le vent dans les arbres, avec la « poffe » du feu encore fumant, c'est le paradis. Et, parfois, le vent vire de bord subitement, montre l'envers des feuilles et annonce un changement certain de température. J'adore ça.

On s'installe, Sam et moi. On jase de tout et de rien : de la fin de l'année scolaire, des examens du ministère, de ce qu'on va faire cet été. Je ne lui parle plus des filles, Sam ne veut rien savoir pour l'instant... J'ai une amie, Marie Bélanger, qui ca-po-te sur lui. J'ai bien essayé d'arranger quelque chose entre ces deux-là, mais Sam, il n'est juste pas rendu là dans sa vie.

On s'endort au son des sssshhhh... sssshhhh... et je fais des rêves imprégnés de boucane.

On se réveille vers 5 heures du matin. Le soleil est déjà levé. C'est un oiseau hystérique qui nous tire du sommeil. Nous, on dormait comme des bébés. On décide donc d'aller terminer la nuit dans nos lits douilletts, à la maison.

Pendant qu'on remballe nos affaires, Sam commence à me parler de Justine, ma meilleure amie. En fait, notre meilleure amie, puisqu'on forme un trio depuis plusieurs années.

– Est-ce que Justine t'a parlé ? me demande Sam.

– Parlé de quoi ?

– Ben... euh... parlé de son nouveau *chum* ?

– QUOI ? Justine n'a pas de *chum*, t'es dans les patates. Elle m'en aurait parlé sûr et certain. On se dit tout. Si on trippe sur un gars, c'est sûr que l'autre est au courant. Non, non, Sam, Justine n'a pas de *chum*.

– Ben... euh... oui, elle en a un.

– ?????? (*mon cerveau*)

Je suis en train de replier ma tente et ça ne marche pas. Ma tente ne veut pas rentrer dans le sac beaucoup trop

petit. Pourquoi on est capable de SORTIR la tente du sac, mais jamais de la RENTRER dans le MÊME sac ? Ça ne fonctionne pas non plus dans ma tête. Justine n'a pas de *chum* ! Et puis, je n'ai pas assez dormi.

– Voyons, Sam ! JUSTINE N'A PAS DE CHUM ! Pis pourquoi ça t'intéresse ? Me semblait que les filles, les *chums* et tout ça, ça t'intéressait pas !

J'ai été un peu raide. Sam recule, sur la défensive.

– OK, on se calme, Lamontagne. OUI, Justine a un *chum*. Je pensais qu'elle t'en avait parlé. C'est moi, son *chum*. On sort ensemble depuis quelques jours. J'étais sûr et certain qu'elle t'en avait parlé. Bon, là, tu le sais.

Mon cerveau ne comprend pas cette information. Sam AVEC Justine ? Ça fait comme une erreur dans mon système d'exploitation interne. Un gros X ROUGE comme quand l'ordinateur plante. Je demande à Sam de confirmer, pour que ma mémoire retienne l'information.

Sam répète :

– Justine et moi, on sort ensemble.

OK. Mon cerveau a compris, mais je ne suis pas capable de répondre à ça. Comment ça se peut ? On est trois amis, trois égaux, il n'y a pas de « sentiments amoureux » entre nous. Enfin, c'est ce que je pensais. Je me sens trahie par Sam et Justine.

Sam m'interrompt dans mes pensées :

– Ça va rien changer, que Justine et moi on sorte ensemble. Tu continues d'être notre amie, voyons ! Pis je vais jamais lui montrer notre campement. Promis.

Toujours incapable de parler, je ramasse mes trucs, puis on rentre chez nous, en marchant dans la montagne, en silence.



3 Justine et moi

Rentrée au petit matin dans la maison après mon escapade au campement, je dors d'un sommeil agité presque tout l'avant-midi. On est samedi. Quand je réapparais, maman m'informe que Justine est passée me voir, mais qu'elle ne voulait pas me réveiller.

– Elle voulait quoi, Juju ? je demande à maman.

– Ben, je sais pas, moi. Te voir, te parler, faire ce que vous faites d'habitude... partir en bicycle pis aller vous promener, j'imagine.

– Elle a dit qu'elle allait repasser ? j'insiste.

– Elle a dit qu'elle serait sûrement chez elle ou chez Sam, me répond maman en refermant la porte de ma chambre.

Est-ce que j'en veux à Justine de ne pas m'avoir parlé de son nouveau *chum* ? Pas vraiment. Non. Jamais je